BnF Gallica

Le cimetière , suivi de La mort d'Oscar, d'un Voyage au Mont-Cindre, poëmes ; et de quelques pièces fugitives. Par [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Monperlier, Jean Antoine Marie (1788-1819). Auteur du texte. Le cimetière , suivi de La mort d'Oscar, d'un Voyage au Mont-Cindre, poëmes ; et de quelques pièces fugitives. Par J.-A.-M. Monperlier. 1811.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LE CIMETIÈRE,

SUIVI

DE LA MORT D'OSCAR,

POÈMES.

Ye 10560

LE CIMETIÈRE,

SUIVI

DE LA MORT D'OSCAR,

D'UN

VOYAGE AU MONT-CINDRE,

POÈMES;

ET DE QUELQUES PIÈCES FUGITIVES.

PAR J. A. M. MONPERLIER.

. . . . Un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux.
DUCIS.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

A LYON,
CHEZ CHAMBET, LIBRAIRE, RUE LAFONT.

1811.

PRÉFACE.

Quelle que soit la répugnance que j'éprouve lorsque les circonstances m'obligent à parler de moi, je dois rendre compte aux lecteurs indulgens des motifs qui m'ont engagé à mettre au jour ce mince recueil. Je sais qu'en pareil cas il est aisé de tomber dans le ridicule ; mais ce n'est point sans avoir mûrement réfléchi que je me suis hazardé à remplir une tâche pénible pour quiconque conserve le sentiment de sa propre faiblesse.

Il importe peu, sans doute, à ceux qui daigneront me lire que je sois un jeune homme et que cet ouvrage soit mon coup d'essai. Il est convenu en littérature de juger les effets sans remonter aux causes, et j'aurais tort de vouloir faire exception à la règle. Je ne parlerai donc ni de mes *lustres*, ni des occupa-

tions plus importantes qui m'empêchent de me livrer entièrement à la poésie ; ce qui pourrait seul parler en ma faveur et adoucir la sévérité de la critique, c'est le sentiment douloureux que j'ai essayé de peindre comme je le sentais en composant le Cimetière, et j'avoue franchement que j'ai compté là-dessus, sinon pour le succès que je n'ose espérer, du moins pour l'intérêt que doit inspirer un fils qui jette quelques fleurs sur la tombe de son père.

Heureux si je puis, en acquittant la dette de la reconnaissance, satisfaire l'amour filial, et mériter quelqu'indulgence de la part de mes lecteurs. Tout ce que je pourrais ajouter deviendrait inutile, je me permettrai seulement de répéter, d'après Champfort : « C'est le sentiment qui fait les poètes ; c'est au sentiment à les juger.

A MA MÈRE.

Appui de ma jeunesse, ô ma meilleure amie!
Toi, dont j'implore encor les utiles secours;
Toi, qui peux compter dans ta vie
Autant de bienfaits que de jours!
Daigne accueillir mon faible hommage;
Il t'appartient, c'est ton ouvrage.
Ah! puissai-je acquitter le plus juste des prix,
En t'offrant, ô ma bonne mère!
Les fleurs que je semai sur la tombe d'un père,
A toi, qui m'inspiras les sentimens d'un fils.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Le Cimetière. 1
La Mort d'Oscar. 14
Voyage au Mont-Cindre 29
Epitre à Laure 61
Epitre, devinez à qui 67
Epitre à M. J. Félix Pitt. 71
Testament d'un Epicurien. 75
Dialogue entre un Bossu et sa Bosse. . 81
Epitre à l'Auteur du Cimetière . . . 89

LE CIMETIÈRE,

POËME.

LE CIMETIÈRE,

POËME.

DÉJA l'astre des nuits, parcourant sa carrière,
Blanchit le ciel obscur de sa pâle lumière;
L'airain retentissant, balancé dans les airs,
Trouble seul des hibous les sinistres concerts.
C'est l'heure où ces mortels que berce la fortune,
Traînant le lourd fardeau de leur vie importune,
Sans but et sans projets tristement rassemblés,
Prolongent les ennuis dont ils sont accablés.
C'est l'heure où le jeune homme, à l'ombre du mystère,
Fuyant avec transport sa couche solitaire,
S'élance, par l'amour, par la crainte agité,
Vers le séjour heureux où l'attend la beauté.
Qu'il aille avec ardeur, plein de sa folle ivresse,
Epuiser du plaisir la coupe enchanteresse:

Tandis que le bonheur lui prête son flambeau,
Sur le tertre inégal qui recèle un tombeau
Entouré d'ossemens et de plantes sauvages,
Je viens rêver en paix sur le gouffre des âges!
Salut, funèbres lieux, ô vous! qui tant de fois
Entendîtes gémir ma filiale voix;
Salut, champ de la mort, toi, le dernier asile
Du sage, du héros, du citoyen utile;
Je viens, environné d'une sombre terreur,
Abandonner mon ame à ta lugubre horreur.

Oh! qu'il est accablant pour le mortel sensible,
Cet aspect du trépas, ce silence pénible!
Comme il resserre l'ame, et porte au fond du cœur
Du dégoût de la vie un germe destructeur!
Une effrayante voix rompt le calme et s'écrie:
C'est ici que finit le songe de la vie;
C'est ici que l'espoir, qui survit à nos maux,
Se consume et s'éteint dans la nuit des tombeaux.
O vérité terrible! ô mort impitoyable!
Rien ne peut donc fléchir ta rage insatiable!

Les pleurs, le désespoir ne sauraient t'attendrir;
Nous naissons le matin, le soir il faut mourir.
Toi, qui jouis encor des regards de ton père,
Tendre fils, chaque jour bénis ton sort prospère.
Le ciel comble tes vœux, ton père est près de toi;
Son bonheur est le tien, ses désirs sont ta loi....
Ah! frémis de douleur!... demain, ce soir, peut-être,
Frappé du coup mortel il aura cessé d'être;
Demain tu recevras ses éternels adieux;
A ton père expirant tu fermeras les yeux.

J'avais mon père aussi.... ses vertus, sa tendresse,
Guidaient mes premiers pas, protégeaient ma faiblesse,
Le sage, l'ami vrai, le bienfaiteur, l'appui,
L'indulgente bonté, je trouvais tout en lui.
Heureux d'être son fils, je bornais mon envie
A jeter quelques fleurs sur le cours de sa vie.
Jamais par mes écarts devenu criminel,
Je n'altérai la paix de son cœur paternel.
Animé par le feu de la reconnaissance,
Le ciel m'en est témoin, ma plus chère espérance

Etait de rendre un jour à ce père adoré
Le premier des devoirs par l'amour consacré :
Ces soins consolateurs, ce tribut légitime,
Qu'on n'oublia jamais sans se charger d'un crime.
O mon père! le sort qui sut nous désunir
Couvre d'un voile affreux ce riant avenir ;
Tandis qu'avec orgueil je flattais ma jeunesse
De l'espoir enchanteur d'embellir ta vieillesse,
Sur toi l'horrible mort déployant son linceuil,
Te traînait lentement sur les bords du cercueil.
Tu n'es plus ; le trépas a fermé ta paupière ;
Et ton malheureux fils, courbé sur ta poussière,
En maudissant le jour marqué par ses malheurs,
Presse ta froide tombe et la baigne de pleurs !

O regrets éternels ! ô jour que je déteste !
Mon père, je te vois à ce moment funeste,
Faiblement ranimé par d'impuissans secours,
Luttant avec le mal qui dévorait tes jours,
Me tendre avec effort une main défaillante,
Et laisser échapper une larme brûlante.

Par d'affreux souvenirs sans cesse reproduit,
Ce tableau déchirant nuit et jour me poursuit :
O famille éplorée !... et toi, ma tendre mère,
J'entends vos cris plaintifs ; dans ma douleur amère,
Je vous vois éperdus, gémissans, oppressés,
Chercher la vie, hélas ! sur des restes glacés.
Muet de désespoir, un silence farouche,
Une morne stupeur avait fermé ma bouche ;
Mon cœur ne sentait plus, mes pleurs étaient taris,
Ma constance épuisée et tous mes sens flétris.

Déjà deux fois l'hiver, ramenant la froidure,
A dépouillé les champs de leur fraîche verdure,
Depuis l'instant fatal où l'inflexible sort,
Entoura mes beaux jours du crêpe de la mort.
Le temps peut dans son cours, d'une aile protectrice,
Effacer le chagrin que cause une injustice ;
Il peut rendre au bonheur l'innocent outragé,
Vaincre les passions où le cœur est plongé,
Diminuer l'horreur qu'inspire le parjure,
Mais peut-il étouffer le cri de la nature ?

Ah! périsse l'ingrat dont l'amour affaibli
S'altère, disparaît et fait place à l'oubli;
Qui, dans les faux plaisirs d'une vie insensée,
Au tombeau paternel refuse une pensée!
Le sceau réprobateur pèsera sur son front;
Il brava son devoir, ses fils l'imiteront.
Rongé par les remords, à son heure dernière,
Souffrant, abandonné de la nature entière,
Ses yeux se fermeront; ardente à le punir,
La mort engloutira jusqu'à son souvenir.

Si du brillant séjour où gronde le tonnerre,
Tu daignes abaisser tes regards sur la terre,
Dans le cœur des mortels s'il est vrai que tu lis,
Si ton œil pénètrant en soude les replis,
Dieu juste; tu le sais, depuis que ta colère
Eprouva mon courage en m'enlevant mon père,
Ma mémoire fidelle a conservé ses traits;
Cette image chérie entretient mes regrets,
Le tems m'accablera du fardeau des années,
Il pourra dans son cours changer mes destinées;

Mais éteindre dans moi ce noble sentiment,
Tour-à-tour de mon cœur le charme et le tourment,
Non, jamais! tout entier à ma sollicitude,
Pour l'augmenter encor cherchant la solitude,
Loin du bruit des cités, à l'ombre des forêts,
Rêvant au pied d'un chêne où d'un triste cyprès,
J'aime à me retracer dans ma mélancolie,
Les jours purs qu'annonçait l'aurore de ma vie.

Souvent dans le silence un prestige enchanteur,
Enivre mes esprits de son charme imposteur,
Bouleverse mes sens, et change tout mon être.
Plein d'espoir je m'écrie : on me trompa peut-être!
Mon père, il n'est pas vrai que la faulx du trépas,
Après de longs tourmens t'ait frappé dans mes bras.
Tu respires encor; je m'abusai moi-même;
Rien n'a pu te ravir à ma tendresse extrême.
Ce soir en regagnant le toit hospitalier,
Je veux à ton retour assister le premier.
Je guiderai tes pas auprès de ta famille.
Assis en t'attendant près du feu qui pétille,

Tes enfans réunis, ma mère au milieu d'eux,
Voudraient hâter l'instant qui te rend à leurs vœux;
Prêtant au moindre bruit une oreille attentive,
Vois les suivre de l'œil l'aiguille fugitive;
De sa lenteur funeste accuser le destin!...
L'heure frappe pourtant sur le timbre argentin,
Tu parais; on s'élance, on t'entoure, on te presse,
Chacun veut recevoir ta première caresse!...
Insensé! quel espoir, quelle erreur me séduit!
Tu n'embelliras plus ton modeste réduit,
Mon père; c'en est fait, j'ai vu la mort avide,
Envelopper ton front de sa pâleur livide.
J'ai vu ses traits hideux sur ce front respecté,
Où siégeaient la vertu, l'honneur, la probité.
Elle a saisi sa proie et la tombe éternelle
A reçu dans son sein ta dépouille mortelle.
Je répandrai des pleurs, ils seront superflus;
J'élèverai ma voix, tu ne l'entendras plus.
Le printems renaîtra; sa brillante ceinture
Ornera de ses dons la féconde nature,
Tu ne le verras plus. Le soleil radieux
Se lèvera demain sans éblouir tes yeux.

Tout est perdu pour toi : le chêne séculaire,
Etendra tous les ans son ombre tutélaire,
Pour reverdir encor ses rameaux périront,
Les siècles écoulés sans cesse renaîtront,
De l'immuable arrêt ils braveront l'atteinte ;
Rien ne rendra la vie à ta poussière éteinte.
Mon père, il m'en souvient, tu m'adressais ces mots :
« Le trépas, mon cher fils, est un terme à nos maux.
» Pauvre, mais estimé, j'ai vécu sans reproche ;
» J'en verrai sans pâlir la redoutable approche. »
Hélas ! qui plus que toi comptas de tristes jours ?
L'adversité cruelle empoisonna leur cours.
Privé par le hasard des dons de la fortune,
On fuyait sans rougir ta misère importune ;
Il ne te restait plus que d'impuissans amis,
L'espoir, ta conscience et le cœur de ton fils !
Tu méprisas toujours ces infames richesses,
Qu'on achète sans honte à force de bassesses.
Paré de ta vertu pouvait-on t'accueillir,
Toi, qui ne sus jamais ramper ni t'avilir ?
Eh ! que m'importe l'or ! heureux de mon partage,
Ton nom, voilà pour moi le plus bel héritage :

Les sciences, les arts ne l'ont point illustré,
Il fut toujours obscur, mais tu l'as honoré;
Et si les gens de bien conservent ta mémoire,
Je puis en être fier, c'est assez pour ma gloire.
Tandis qu'en se jouant le souffle des zéphirs,
Porte à l'écho plaintif mes douloureux soupirs,
D'un jour pur et naissant ramené par l'aurore,
Le ciel à mes regards lentement se colore.
Le hibou ténébreux fuit d'un vol clandestin,
Et la terre sourit à l'aspect du matin.
Cédant à la clarté quand les ombres pâlissent,
Des sinistres objets les couleurs s'affaiblissent:
Avec moins de terreur je contemple ces lieux
Dont ma voix a troublé le silence pieux.
Cher auteur de mes jours, j'aime à revoir encore
S'élever sur ta tombe une fleur inodore;
Son éclat passager ne dure qu'un moment,
Hélas! il va périr ce modeste ornement.
Peut-être avant le soir l'aquilon en furie,
Aura courbé son front sur sa tige flétrie;
Le passant foulera de son pied dédaigneux
Les restes ignorés de l'homme vertueux:

Et du riche inutile enseveli sous l'herbe,
Il cherchera le nom sur le marbre superbe.
Adieu, séjour de deuil, de larmes et d'effroi;
D'un auguste devoir l'impérieuse loi
M'arrache à cette terre objet de mon envie;
Je dois remplir ma tâche et supporter la vie.
Espérance, plaisir, pour moi tout est perdu!
Au cyprès des tombeaux mon luth est suspendu;
Mais je puis adoucir le poids de ma misère
Puisque j'ai le bonheur de consoler ma mère.
Le tems fuit, il m'appelle; il faut nous séparer.
A ses constans travaux ton fils va se livrer;
Je vais à ces mortels remplis d'indifférence,
Sous un masque trompeur dérober ma souffrance.
Adieu, mon père.... un jour dans le sein de la paix,
Nous nous réunirons: ce sera pour jamais.

NOTES.

Entouré d'ossemens et de plantes sauvages,
Je viens rêver en paix sur le gouffre des âges.

Que n'ai-je pu unir ici la touchante simplicité, la douce mélancolie, qui nous fait trouver tant de charmes à la lecture du cimetière de GRAY. Combien de fois ai-je désiré posséder ce talent heureux de faire éprouver à l'homme, tous les sentimens dont je suis pénétré, et que j'ai rendu si faiblement.

Adieu, mon père, un jour dans le sein de la paix,
Nous nous réunirons : ce sera pour jamais.

Cette idée consolante a totalement effacé en moi la crainte qu'inspire toujours la mort; l'espoir de l'immortalité, qu'on voudrait vainement détruire, adoucit en quelque sorte le poids de mes regrets. Malheur aux sophistes criminels, à ces novateurs dangereux, qui prétendent arracher à l'humanité cette certitude d'une autre vie, si nécessaire pour supporter les tribulations de celle-ci!

Non, non : quoique l'impie atteste,
Notre ame, ce rayon céleste,
Héritera d'un autre sort.
Libre d'une charge grossière,
C'est d'un vêtement de poussière
Qu'elle se dégage à la mort.

ROUCHER.

LA MORT D'OSCAR,

POËME.

LA MORT D'OSCAR,

POËME

IMITÉ D'OSSIAN.

Pourquoi rouvrir encor la source de mes pleurs
En demandant d'Oscar les funestes malheurs!
Gémissant, accablé sous le poids des années
Je traîne dans le deuil mes longues destinées.
Ma harpe, accoutumée à seconder ma voix,
Rend un lugubre son et tombe sous mes doigts.

Toi, dont l'injuste sort a terminé la gloire,
Oscar, je n'ai de toi qu'un reste de mémoire.
Le trépas t'a frappé; brave Oscar, ô mon fils!
Tu ne reverras plus ton père et ton pays.

Oscar a disparu. Tel, durant la tempête,
L'astre brillant du jour nous dérobe sa tête;

Son disque radieux qui plane sur les mers,
De nuages épais voit ses rayons couverts;
Il voudrait résister; sa flamme aérienne,
Oppose vainement sa lueur incertaine;
Il cède, il disparaît et laisse *Ardannider*,
Tout-à-coup obscurci par les voiles de l'air.
Dans ma demeure, seul, je me flétris de peine;
Tel on voit, dans Morven, se flétrir un vieux chêne
Dont les frêles rameaux dépouillés par le temps,
Se brisent, abattus par l'effort des autans.

Toi, dont l'injuste sort a terminé la gloire,
Tu vis encor, Oscar, dans ma triste mémoire.
Le trépas t'a frappé, brave Oscar, ô mon fils!
Tu ne reverras plus ton père et ton pays.

Fils d'Alpin, le héros doit mourir en superbe:
Il ne doit pas tomber comme on voit tomber l'herbe;
Sa lance doit fumer du sang des ennemis,
Avant qu'il cède aux coups de leurs fers réunis.
Il expire avec gloire en bravant leur furie,
Et son dernier soupir honore sa patrie.

Telle on voit sur le sol se pencher une fleur,
Tel Oscar a péri loin des champs de l'honneur.
Oscar, ô mon cher fils! à ton heure dernière,
Fingal n'a pu te voir couché sur la poussière.
Ce n'est pas l'étranger que ton glaive a percé;
C'est le sang d'un ami que ton bras a versé.

Unis par l'amitié, par sa constante ivresse,
D'Oscar et de Dermid on vantait la tendresse;
Leurs liens égalaient la force de l'acier,
Qui couvre le contour d'un large bouclier.
Jamais le noir soupçon, jamais la sombre envie
N'altéraient de leurs cœurs la touchante harmonie;
Tous deux jeunes et beaux, vaillans et généreux,
Rappelaient les vertus de leurs nobles aïeux.
Entre ces deux amis la mort, terreur du monde,
Prolongeait à grands pas sa course vagabonde.
Leur fer, qui s'abreuvait du sang de leurs rivaux,
Fesait naître l'effroi dans l'ame des héros;
Au milieu des combats leur courage intrépide,
Portait dans tous les rangs la terreur et le vide.

Tels, du front de l'Arven, deux rocher désunis,
Roulant avec fracas leurs immenses débris,
D'un cours impétueux franchissent les collines,
Et font trembler les monts et les plaines voisines!

Quel autre que Dermid d'Oscar fut le rival?
Et quel autre qu'Oscar à Dermid fut égal?
Terribles dans la guerre, humains dans la victoire,
Ils marchaient dans Morven environnés de gloire;
Sur sa harpe sonore, Alpin, barde des rois,
Chantait avec orgueil leurs noms et leurs exploits.

Dargo qui s'illustra dans les champs du carnage,
Osa de nos héros défier le courage;
Son insolente audace alluma leur courroux.
L'invincible Dargo succomba sous leurs coups;
Idole de son cœur, espoir de sa famille,
A ses heureux vainqueurs Dargo légua sa fille.

Malvina ressemblait au jour pur et serein,
Qu'éclaire au haut des cieux un nuage argentin

Dès que la sombre nuit a détendu ses voiles.
Ses yeux brillans de pleurs ont le feu des étoiles ;
De son timide front où siège la candeur,
Sa noire chevelure ombrage la blancheur ;
Le souffle du Zéphyr, qui caresse la plaine,
Est moins voluptueux, moins doux que son haleine ;
La neige fraîche encor, dont les ondes d'argent
Couvrent au loin les monts d'un voile éblouissant
Qui s'élève, s'abaisse, élancé par l'orage,
De son sein virginal est la mobile image.
A l'aspect enchanteur de la jeune beauté,
Oscar sent amollir son courage indompté.
A la naissante ardeur d'une flamme inconnue,
Dermid avec transport ouvre son ame émue.
Etonnés, confondus d'un changement si prompt,
Le désir dans le sein, la rougeur sur le front,
Ces superbes guerriers nourris dans les alarmes,
Pour la première fois ont répandu des larmes.
Malvina les soumet, et leurs cœurs amoureux,
Percés du même trait, brûlent des mêmes feux.
Leur amitié s'éteint ; la sombre jalousie,
Verse sur leurs esprits sa noire frénésie.

Par ses affreux serpens Dermid est dévoré:
De la belle captive Oscar est préféré;
Ce n'est que pour Oscar qu'elle ressent l'ivresse,
Que l'arrêt des destins impose à la jeunesse;
Oubliant que Dargo tomba sous ce guerrier,
Malvina de son père aime le meurtrier.

L'infortuné Dermid, accablé de souffrance,
Cherche en vain le repos dans l'ombre et le silence:
Tel un jeune chevreuil, au chasseur échappé,
Traîne au fond des forêts le dard qui l'a frappé.
Ce n'est plus ce héros dont la brillante aurore,
Annonçait aux mortels des jours plus beaux encore;
L'ami du brave Oscar, languissant, abattu,
Abandonne aux regrets sa mourante vertu.

Oscar n'est pas heureux; à sa tristesse en proie,
Le chagrin de Dermid empoisonne sa joie;
Il s'accuse, il gémit en maudissant le jour
Où son cœur s'embrâsa de ce fatal amour;
Il veut revoir Dermid; il le cherche, il l'appelle;
Dermid entend la voix de l'amitié fidèle,

Et conservant l'espoir de terminer ses maux,
Dans son trouble mortel il prononce ces mots :

« Vaillant fils de Caruth, daigneras-tu m'entendre?
» Oui, de ton noble cœur Dermid peut tout attendre.
» J'adore Malvina!... rien ne peut me guérir;
» Tu sus fixer son choix, je n'ai plus qu'à mourir.
» Crois, ô mon cher Oscar! que l'amitié s'indigne
» D'altérer un bonheur dont toi seul étais digne.
» J'ai tout fait pour me vaincre; étrange aveuglement!
» Je désire le calme et chéris mon tourment.
» Le nom de Malvina fait naître mon délire;
» Je la vois, je l'entends dans tout ce qui respire!
» Mon cœur se lasse enfin d'un inutile effort:
» Qui m'ôte Malvina, doit me donner la mort.
» Viens m'épargner un crime en servant mon envie,
» Oscar, je t'en conjure, arrache-moi la vie!
» Mets un terme à mes maux, à mon brûlant amour!...
» Sauve-moi la douleur de te haïr un jour.

» — Ai-je bien entendu! quel désespoir t'égare?
» Qui? moi! ton assassin! l'as-tu pensé barbare?

» Quoi! mon glaive odieux se teindrait de ton sang!
» Je pourrais sans frémir te déchirer le flanc!...
» Ai-je pu mériter une pareille injure!
» Aux sermens qu'il a faits Dermid est donc parjure?
» Il a donc oublié dans ces jours malheureux,
» Que le même trépas doit nous frapper tous deux!

» — Eh! quel autre qu'Oscar est digne de m'abattre?
» Je meurs avec honneur si tu veux me combattre.
» Jouis long-tems encor du destin le plus beau;
» Je dois descendre seul dans la nuit du tombeau:
» L'objet de ton amour te défend de me suivre.

» — Oscar s'avilirait s'il pouvait te survivre,
» Cesse de l'espérer; mais s'il faut aujourd'hui
» Que la mort te ravisse à ton fidèle ami,
» S'il n'est plus de bonheur pour ton ame trompée,
» Eh, bien! viens à mon glaive opposer ton épée.
» Combattons, j'y consens; et puisse le destin
» M'accorder la faveur de mourir de ta main.

Dans leurs bras enlacés les deux amis se pressent,
Les traces de l'ennui sur leurs fronts disparaissent:

Leur bouche a prononcé les éternels adieux ;
Une larme furtive a brillé dans leurs yeux.

Au torrent de Branno soudain ils descendirent ;
Loin des lieux habités, c'est là qu'ils combattirent.
Ils rougissent les flots dans leurs rapides cours,
Et la mousse, et le roc qui les bordent toujours.
Oh! qu'en de vains efforts tous deux ils s'égalèrent;
Que d'inutiles coups leurs glaives repoussèrent !
Dermid tombe pourtant.... tel est la loi du sort.
Il sourit au milieu des ombres de la mort ;
Sa faible voix s'éteint en s'efforçant de dire :
«Cher Oscar, sois heureux; c'est pour toi que j'expire...»

Détournant ses regards de ces restes chéris,
L'inconsolable Oscar remplit l'air de ses cris.
Le serpent du remords le glace d'épouvante ;
Son fer sanglant échappe à sa main déffaillante.
Il recule d'horreur, il fuit ces bords affreux,
Ces bords fumans encor d'un sang trop généreux.
Déplorable vainqueur, chargé du poids d'un crime,
Oscar n'aspire plus qu'à suivre sa victime.

Egaré, poursuivi par un spectre hideux,
Oscar a regagné le toit de ses aïeux,
Malvina s'aperçoit de sa peine mortelle :
« Quel nuage obscurcit ton ame toujours belle,
» Oscar ! — On renommait, lui répondit Oscar,
» L'adresse de mon bras quand je lançais un dard ;
» Malvina, pour jamais c'en est fait de ma gloire,
» Et mes exploits passés vont rester sans mémoire :
» Le bouclier d'Althos, de ce vaillant soldat,
» Que ma lance jadis perça dans un combat,
» Suspendu par mes mains aux branches d'un vieux chêne,
» Flottait au gré des vents qui soufflent dans la plaine ;
» J'ai voulu le percer, vains efforts ! vains regrets !
» Oscar ne lance plus que d'inutiles traits.
» — Oscar, bannis l'effroi de ton ame alarmée ;
» Va, de plus nobles soins dépend ta renommée.
» Viens, guide Malvina près de ce bouclier ;
» Arme mon faible bras de ce flexible acier.
» Sois témoin ; suis de l'œil la flèche inévitable,
» Dont le fer va briser cet airain formidable.
» J'appris à tendre l'arc, et mon père se plut
» A voir mon dard léger toujours atteindre au but. »

La flêche brille.... Oscar prend une route obscure,
Il vole ; il est caché sous la pesante armure,
La corde se détend, le trait s'élance, part,
Siffle, et perce le cœur du malheureux Oscar.
De son flanc entr'ouvert le sang coule et ruisselle ;
Il frémit de douleur, il pâlit, il chancelle,
Il tombe, en s'écriant : « Malvina, c'en est fait,
» Ton innocente main a puni mon forfait....
» Appaise ton courroux ; sous la voûte azurée,
» Oscar va te rejoindre, ombre illustre et sacrée....
» Dermid, réjouis-toi : la fille de Dargo
» Ouvre à ton meurtrier les portes du tombeau....
» Trop malheureux objet d'une trop vive flamme,
» Approche, ô Malvina!... viens recevoir mon ame...

» — Infortunés amis, j'ai causé vos malheurs ;
» Je ne vous offre pas le tribut de mes pleurs :
» Oscar, pour ton amour, par cette même voie,
» Malvina peut te suivre et mourir avec joie !
» Soyez tous deux vengés. » Elle dit, et soudain
Un homicide fer déchire son beau sein ;

Son sang à gros bouillons s'échappe avec sa vie ;
Elle tombe, semblable à la rose flétrie.

Tous trois dorment en paix. De sinistres bouleaux,
Sur cette triple tombe étendent leur rameaux :
Là, je viens chaque nuit à l'écho solitaire,
Confier la douleur, et les larmes d'un père.

VOYAGE

AU MONT-CINDRE.

VOYAGE
AU MONT-CINDRE.

Je vais compter un beau jour dans ma vie!
Je puis enfin au gré de mon envie
Me dérober à mon réduit obscur,
Et dans les champs respirer un air pur.
O liberté! premier trésor du sage,
Toi que j'adore au sein de l'esclavage,
Débarrassé de mille soins divers
Pour un instant j'ai pu briser mes fers.
Viens présider aux accords de ma lyre;
Je m'abandonne à ton noble délire,
Aux doux transports de mon cœur agité.
Loin de tes murs opulente cité,
Je vais errer avec tranquillité
Sur le gazon des campagnes fertiles.
Rassemblez-vous dans vos salons dorés,
Gens du grand ton, beaux esprits désœuvrés;

Là, pour paraître à la mode dociles,
Bien compassés, empesés, mesurés,
Réunissez dans vos discours utiles
Ces traits heureux du vulgaire ignorés.
Assaisonnez d'un peu de calomnie
Ces jolis riens par l'usage permis;
En badinant déchirez vos amis;
Soyez tout bas dévorés par l'envie
En protestant de votre modestie.
Jouez, bâillez; dans le sein des ennuis
N'oubliez pas qu'il vaudrait mieux encore
Martyrs nouveaux, voir verser votre sang
Que déroger à votre illustre rang.

Pauvres humains qu'un froid orgueil décore,
Lorsqu'humblement je sais vous admirer
Pardonnez-moi, si j'ose préférer
Le vif éclat de la brillante aurore,
A la lueur de ces pâles flambeaux
Dont la substance enlevée aux abeilles,
Et façonnée après de longs travaux,
Vient éclairer la splendeur de vos veilles.

Avec pitié dans mon aveuglement,
Regardez-moi préférer sottement
Cette forêt antique et solitaire,
Ce vaste ombrage asile du mystère,
De la fraîcheur et du recueillement,
A cet amas de futiles paroles,
De mots sans sel, de ridicules cris,
Dont l'insipide et bruyant cliquetis
De vos palais fait frémir les lambris.

Des vils mortels, déplorables idoles,
Répondez-moi : qui fait votre grandeur?
Est-ce le poids de vingt titres frivoles?
Non, c'est plutôt ce métal suborneur
Acquis souvent aux dépens de l'honneur.
« Paix là!... tout beau, monsieur le raisonneur;
» Moins librement répandez votre bile.
» Dans vos propos vous mettez trop d'aigreur.
» Vous chargea-t-on de l'emploi difficile
» De réformer la conduite, les mœurs
» Des habitans de votre bonne ville?
» Eh! mon ami, laissez-là vos clameurs;

» En pareil cas le plus fin n'y voit goutte.
» Paisiblement achevez votre route;
» Ne passez pas, poussé par votre humeur,
» Le cercle étroit que parcourt un rimeur.

Soit qu'embrasé du feu de l'éloquence,
J'eusse perdu la tête ou mon chemin,
Tout en prêchant ce pauvre genre humain,
J'arrive au bout d'une prairie immense
Sans réfléchir qu'en mon extravagance,
J'allais tomber dans l'onde d'un bassin;
Et d'un seul coup, terminant mon destin,
D'un rimailleur débarrasser la France.

Je m'arrêtai philosophiquement,
Déjà mouillé par cette onde perfide;
Pour m'exprimer plus poëtiquement
Je vous dirais : « La nayade timide,
» Qui présidait à ces limpides eaux,
» Ne voulut pas qu'au milieu des roseaux
» J'allasse ainsi dans sa retraite humide
» Insolemment profaner ses appas. »
Mais c'est en vain, vous ne me croiriez pas.

Plus sagement je dirigeai mes pas,
En répétant le plaisant apologue,
Où La Fontaine a peint cet astrologue
Qui, dans un puits jadis se laissa cheoir
En regardant, à l'aide de lunettes,
Quel cours secret fait mouvoir les planètes,
Lorsqu'à ses pieds il ne pouvait pas voir.

Sur le penchant d'une verte colline,
Je gravissais, excitant ma lenteur,
Pour admirer le spectacle enchanteur
Chef-d'œuvre heureux de cette main divine,
Dont la puissance annonce un créateur.
Le mont pieux, terme de mon voyage,
En reflétant, sur ses flancs sourcilleux,
Les rayons d'or de l'astre radieux,
De son éclat éblouissait mes yeux.
L'oiseau léger, habitant du feuillage,
Abandonnait le tutélaire ombrage;
D'un vol rapide il fend l'azur des cieux
Et remplit l'air de chants harmonieux.

De pleurs brillans la prairie arrosée,
Porte la vie à la fleur épuisée;
L'orgueil des champs, l'amante du zéphir,
Ouvrant son sein au souffle du plaisir,
S'épanouit sous des flots de rosée.
Tout se ranime à l'aspect du soleil.
Oh! qu'il est beau cet auguste réveil,
Ce jour naissant, ce silence sublime
Interrompu par le torrent fougueux,
Qui, s'élançant d'un rocher caverneux,
Roule, bondit, et d'abîme en abîme,
Porte son onde aux ruisseaux écumeux.
Emu, frappé de respect et de joie,
J'ose élever les accens d'un mortel
Au pied du trône où s'assied l'éternel;
A ses regards mon ame se déploie!
Blasphêmateurs! sophistes criminels,
Pour insulter au maître du tonnerre
Qu'êtes-vous donc? une vile poussière,
Qu'il anima d'un rayon de lumière.
Et vous niez ses bienfaits paternels?
Prosternez-vous, redoutez sa colère,

Lâches ! tremblez de l'avoir outragé ;
Courbez un front que l'opprobre a chargé.

En descendant la rapide colline
Je cheminais, mille fois plus heureux
Que ce Crésus qui court dans sa berline
Voir un instant ses jardins fastueux,
Puis honorer d'un regard dédaigneux
Le villageois qui, dès sa tendre enfance,
De ses sueurs a nourri l'opulence.

Je raisonnais, peut-être sans raison,
Tout en marchant sur l'herbe printannière,
Quand j'aperçus dans le creux d'un vallon
Un toit rustique, une simple chaumière.
Je m'en approche, et fixant au hasard
Sur cet asile un incertain regard,
Je fus frappé de l'aspect d'un vieillard :
Prés d'un ruisseau qu'ombrageaient de vieux saules ;
Il reposait, modestement assis
Sur un fauteuil, dont ses aïeux jadis
Avaient rejoint les gothiques débris.
De longs cheveux flottaient sur ses épaules,

Couvraient son front sillonné par le tems.
La blanche fleur, prémices du printems,
Dont la bergère orne sa chevelure,
D'un moindre éclat brille sur la verdure.
Dans tous ses traits respiraient la bonté,
Ce calme heureux, cette sérénité
Qu'on trouve encore au sein de la nature;
Tandis qu'un fat singeant la gravité,
Sans nul repos se met à la torture,
Pour nous offrir sur sa plate figure
Le masque épais de la stupidité.

J'aimai toujours dès ma tendre jeunesse
Les entretiens de la sage vieillesse;
Plus d'une fois, j'en ai le souvenir,
Elle dompta mon imprudente ivresse,
Pour m'épargner un triste repentir.

Le cœur rempli d'un charme inexprimable
Je contemplais silencieusement
Les nobles traits du vieillard respectable;
Pour lui parler, pour l'entendre un moment,

Sur le vieux tronc d'un chêne vénérable
A son côté je fus soudain m'asseoir,
Et dans ma main pressant sa main débile,
Je le salue : il demeure immobile ;
Le malheureux ! il ne pouvait me voir ;
Ses yeux éteints par les glaces de l'âge,
Etaient couverts d'un ténébreux nuage.
A cet aspect je sentis dans mon cœur
De noirs pensers, un sentiment pénible,
De mon plaisir altérer la douceur.
Le bon vieillard toujours calme et paisible,
Me dit ces mots avec un doux souris :
« Je vois sans peine avec les yeux de l'ame
» Que ma présence a troublé vos esprits ;
» Vous me plaignez, vous acquittez le prix
» Qu'en tous les tems l'infortune réclame ;
» C'est un bonheur dont souvent je jouis.
» Dans quelques jours vingt lustres accomplis
» Auront pesé sur ma tête blanchie ;
» Je sens périr mes organes flétris,
» Et la clarté pour jamais m'est ravie.
» C'est mon destin, crier serait folie ;

» Ma tâche est faite et mes devoirs remplis.
» Peut-être un autre abhorrerait la vie,
» Je dois l'aimer puisqu'elle est embellie
» Par l'amitié, par les soins de mon fils.
» Ce pauvre enfant, oh! comme il me révère!
» Mais je le sens, hélas! avec regret,
» Mon existence entretient sa misère:
» Il fait pour moi bien plus qu'il ne faudrait,
» Et pour l'aider, moi, je ne puis rien faire.
» Quand pour m'offrir de généreux secours
» Dans les travaux il consume ses jours,
» Sur ses bienfaits je veux en vain me taire:
» Je les proclame; il se fâche toujours
» En répètant que son plus doux salaire,
» Est de soigner les jours de son vieux père.
» Mais je babille, et ne m'aperçois pas
» Qu'impoliment j'arrête ici vos pas.
» C'est mon défaut, il faut que je le dise,
» Allez jouir de la belle saison,
» Partez. Avant, acceptez une prise
» D'un vieux tabac.... vous le trouverez bon. »

Avec transport il prend sa tabatière,
Et sous l'effort de sa tremblante main
A mes regards elle s'ouvre soudain ;
Mais, ô surprise! ô douleur trop amère.
Elle était vide.... Ah! j'essaîrais en vain
De retracer l'accablante tristesse
Qui du vieillard couvrit le front serein.
« Pardon, dit-il : vous voyez ma faiblesse ;
» Je ne saurais déguiser mon chagrin.
» On m'oublia sans doute ce matin ;
» Je suis hélas! privé jusqu'à demain
» Du seul plaisir qui reste à ma vieillesse. »

Heureusement je ne marche jamais
Sans tabatière, et la mienne remplie
Jusques aux bords d'un Tonneins pur et frais,
Offrit bientôt à mon ame attendrie
Le sûr moyen d'accomplir mes projets.
Avant de suivre en tout point ma pensée,
Je fis à part cette réflexion :
« D'un inconnu recevra-t-il un don?
» Ah! sa fierté pourrait être blessée ;
» Il faut agir avec discrétion. »

Sur ses genoux le vieillard centenaire
Avait laissé sa large tabatière ;
Je la guettais : soudain, adroitement
Je m'en empare, et d'une main furtive,
Que conduisait la prudence attentive,
Glissant la mienne assez légèrement,
J'effectuai cet heureux changement.
Je me détourne, et d'une voix craintive
Je dis : adieu.... puis sans perdre un moment,
A quelques pas sous l'ombre fugitive,
Je vais attendre, inquiet, incertain,
Le résultat de ce tour clandestin.

Oh ! quel transport fit palpiter mon sein,
Quand j'aperçus de ma retraite obscure
Le bon vieillard instruit de mon larcin,
Peindre à la fois, sur sa noble figure,
L'étonnement, le trouble du plaisir.
Il doute ; il craint qu'une triste imposture
A son bonheur ne vienne le ravir.
La vérité lui semble une chimère,

Il la caresse et n'ose la saisir ;
Il palpe, il sent une autre tabatière,
Il la retourne et tremble de l'ouvrir.
Enfin ses doigts, guidés par le désir,
Sont imprimés dans la noire poussière,
Dans ce tabac pour lui si précieux !
Non, ce n'est point une erreur mensongère :
Il me bénit ; j'ai comblé tous ses vœux.
« Ciel ! disait-il : écoute ma prière ;
» Que ses vieux jours soient à jamais heureux. »
J'entendais tout à l'ombre du mystère,
Je jouissais.... des pleurs délicieux
A ce tableau s'échappaient de mes yeux.

Oui, bon vieillard, ta voix pure et touchante
Me prophétise un brillant avenir ;
On peut braver la fortune inconstante,
Lorsqu'on emporte un pareil souvenir.

Aussi content qu'on peut l'être à mon âge
Lorsque l'on a pour charmer un voyage,

Bon appétit, espérance et gaîté,
J'arrive enfin sur ce mont tant vanté,
Où les Chrétiens vont en pélérinage;
Les uns pour voir le modeste hermitage,
Et pour offrir un légitime hommage
Au saint patron de ce lieu respecté.
D'autres, conduits par la frivolité,
Vont y chercher un favorable ombrage;
Et là, fêtant et Bacchus et Comus,
Leurs gais refrains font trembler le feuillage,
Lorsqu'à côté maint dévot personnage
Adresse au ciel de fervens *oremus*.
Pour moi, je suis le précepte du sage:
Sans approuver, sans désapprouver rien,
Je ris, j'observe, et quelque soit l'orage,
Je cède, plie, et crois que tout est bien.

Après avoir chez le pieux hermite,
Pris à la hâte un champêtre repas,
Frais et dispos, je dirigeais mes pas
Vers l'humble asile où la prière habite.

En m'approchant d'un taillis de buissons
Pour y cueillir l'odorante aubépine,
J'entends soudain une voix argentine
Dire tout bas : « Paix! quelqu'un vient; fuyons. »
A ce signal, sur la naissante herbette,
Bien doucement je me courbe, et je vois
Un jeune amant, une gente fillette
Qui de l'amour suivaient les douces lois.
J'avais troublé dans ma course indiscrète
Un entretien qui remplissait leurs vœux ;
Au moindre bruit on craint l'œil d'une mère ;
Tous deux fuyaient sur l'humide fougère,
Entrelacés dans leurs bras amoureux.

Hélas! l'aspect de ces amans heureux
Vint rallumer dans le fond de mon ame
La vive ardeur d'une funeste flamme ;
Un long soupir s'exhala de mon cœur
Que dévorait la sombre jalousie.
La passion, dont le charme imposteur
Avait naguère empoisonné ma vie,
Se réveillait avec plus de fureur!

Je le connus ce sentiment trompeur ;
Je sens encor son atteinte cruelle ;
Tous mes efforts ne sauraient la dompter.
Ah ! je tairai le nom de l'infidèle :
Je dois frémir d'avoir pu l'écouter ;
Mais quel mortel aurait su résister
Au doux penchant qui m'entraînait vers elle !
Elle avait tout pour plaire et pour charmer :
Belle sans art, tendre, simple, timide,
Elle savait sous ce voile perfide
Cacher une ame incapable d'aimer.
De mon erreur victime obéissante,
Triste jouet d'un amour effréné,
Trompé, trahi, dans le piège entraîné,
J'idolâtrais ma chaîne avilissante.
Toi, qui causas les maux que je ressens,
Pour mériter ta noire ingratitude,
Que t'ai-je fait ?... j'ai rempli mes sermens.
Unique objet de ma sollicitude,
Pour être à toi j'aurais sacrifié
Plaisirs, devoir, espérance, amitié ;

Fier de mon choix, enivré de tes charmes,
J'oubliais tout; craintes, soupçons, alarmes;
Cent fois heureux de vivre sous ta loi,
Parens, amis, je trouvais tout en toi.
Te voir heureuse était ma seule envie;
Pour ton bonheur s'il m'eut fallu périr,
Sûr d'être aimé, j'aurais donné ma vie!
Voilà mon crime.... ose me démentir?

Mais tu le veux, il faut que je maudisse
Les jours affreux que je te consacrai;
Il faut enfin que mon cœur te haïsse:
En le flattant ta main l'a déchiré.
La trahison, la fourbe, l'artifice,
C'est là le prix que tu me réservais.
Va, sans remords, jouis de mon supplice
En insultant à mes tristes regrets.
Suis les penchans de ta coquetterie;
Prête l'oreille aux futiles discours
De la sottise et de la flatterie.
Parais, triomphe, et s'il se peut oublie
Que le printems ne dure pas toujours.

De vingt rivaux empressés de te plaire
Reçois les vœux, l'encens et les fadeurs ;
Laisse ravir d'innocentes faveurs
A chacun d'eux ; promets d'être sincère,
Trompe les tous ; enchaîne sur tes pas
Leur vif essaim attiré par tes grâces ;
Va, je te plains, mais je ne te hais pas.
Un jour le tems de ses profondes traces
Sans nul égard flétrira tes appas ;
Aux faux plaisirs dont ton ame est bercée
Succèderont, à tes yeux éblouis,
Le repentir, l'abandon, le mépris ;
Ces fruits amers d'une vie insensée
Remplaceront les amours et les ris.
Ce jour viendra ; je le verrai peut-être,
Tu rougiras de m'avoir outragé ;
Et si ton cœur apprend à me connaître,
En t'oubliant, la mien sera vengé.

Filles du ciel, déesses que j'adore !
Muses, ô vous que ma faiblesse implore !

Versez sur moi vos dons consolateurs ;
Venez tarir la source de mes pleurs.
Hélas ! sans vous l'ennui qui me dévore
De mes beaux jours terminerait l'aurore ;
Sur mon chemin vous semez quelques fleurs.
Faites encor mes plus chères délices ;
Dans mon ardeur si j'osai vous offrir
D'un culte heureux les modestes prémices,
Lassé de tout, accablé d'injustices,
C'est dans vos bras, Muses, que je veux fuir
L'affreux chaos où triomphent les vices ;
Ah ! puissiez-vous, déités protectrices,
M'aider à vivre et m'apprendre à mourir.

Champêtres lieux, ô paisible hermitage !
Puissé-je un jour, éloigné des méchans,
Quand mes cheveux seront blanchis par l'âge,
Trouver encor sous ton chaume sauvage
Un abri sûr pour défier l'orage,
Et terminer le reste de mes ans.
Voilà mes vœux, les seuls que j'ose faire :

De l'avenir que je m'étais promis
Sans nul espoir les charmes sont détruits ;
Abandonné de la nature entière,
J'achèverai ma tranquille carrière
Loin du fracas.... vous riez, mes amis,
Des beaux projets que ma raison médite !
Mais apprenez qu'en me faisant hermite,
(Si toutefois ce plan me réussit,)
J'aurai grand soin de remplir mon réduit
De ces auteurs, dont le rare mérite
Toujours nouveau, plaît toujours à l'esprit.
Avec Gessner, La Fontaine et Delille,
Regrette-t-on le séjour de la ville ?
D'être trop lents accuse-t-on les jours,
Avec Corneille, et Racine et Voltaire,
Et la gaîté n'est-elle pas toujours
Où l'on possède et Regnard et Molière !

O mes amis ! il faut en convenir
La vie hélas ! est un triste passage ;
Vers le bonheur on nous voit tous courir,
Nous arrivons.... pour saisir un nuage.

Ce philosophe à l'austère langage,
Sur mille points s'obstine à discourir,
La mort viendra sans le trouver plus sage.
L'instant échappe, il faut en faire usage;
Le plaisir fuit, le chagrin a son tour,
Tout disparaît, et l'espace d'un jour
Voit commencer et finir le voyage.

NOTES.

Rassemblez-vous dans vos salons dorés,
Gens du bon ton, beaux esprits désœuvrés, etc.

Le plaisir a toujours fui les grands rassemblemens que l'étiquette à institués; et il y en a une raison toute simple, c'est que l'homme ne s'y trouve jamais avec lui-même. Il est obligé de se contraindre, de déguiser sa pensée pour ne point choquer tel personnage qui a une autre manière de voir. Il faut qu'il flatte le puissant qu'il hait, mais dont il a besoin ou qu'il redoute; il faut qu'il déchire un ami qui est méprisé de tous parce qu'il est sans fortune. Avec les femmes, la conversation est sur un ton moins dangereux, mais souvent plus difficile à soutenir. Quand on a épuisé les formules d'usage, parlé des modes, des pièces nouvelles, de l'ouvrage qui vient de paraître, quand on a blâmé ce qui méritait des éloges, loué ce qui est au-dessous de la censure, parce que l'auteur est de telle ou telle classe qu'on estime ou qu'on méprise, il ne reste plus rien à dire; et l'homme raisonnable et pensant se trouve bien déplacé s'il n'a pas fait une étude profonde de l'art de bailler en compagnie.

Ce n'est donc point une épigramme que l'auteur de ce voyage adresse aux gens riches qui, dans leurs petits salons, en famille ou en société particulière, peuvent s'amuser tout aussi bien et souvent mieux que les autres. C'est une vérité de tous les tems dont on ne saurait le blâmer, si l'on se consulte intérieurement sur les sensations qu'on éprouve dans les grands cercles où souvent on ne se connaît guères, et où plus souvent encore on ne s'estime pas du tout.

Lorsqu'à ses pieds il ne pouvait pas voir.

Ces astrologues-là ne sont que trop fréquens dans le monde ; et cette fable de La Fontaine est une de celles qui auront toujours leur application. Combien de gens s'occupent des affaires des autres et ne voient pas ce qui se passe chez eux !... c'est un défaut pour tout le monde ; mais s'il est pardonnable à quelqu'un c'est assurément aux poètes qui, livrés à leurs pensées, à leurs réflexions sublimes, ne peuvent guères songer à autre chose. Au moins leur étourderie n'a-t-elle aucun résultat fâcheux pour la société ; c'est simplement leur caractère distinctif.

C'est ainsi que Piron met dans la bouche du valet Mondor le portrait de son Métromane :

Tenez, s'il est ici, je gage mes oreilles
Qu'il est dans quelqu'allée à bayer aux corneilles,
S'approchant pas à pas d'un ha ! ah ! qui l'attend
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

Ces chûtes-là ne seraient dangereuses qu'à ceux même qui en deviendraient la victime; et le public, qui serait privé des fruits de leurs méditations, ne pourrait peut-être qu'y gagner.

Roule, bondit et d'abîme en abîme,
Porte son onde aux ruisseaux écumeux.

On a fait une foule de descriptions du lever du soleil, et, quoique ce sujet soit toujours le même, il présente au poète des traits toujours nouveaux. Nous ne citerons pas tous les beaux vers qu'a inspirés le réveil de la nature, ce serait remettre sous les yeux du lecteur ce dont il a déjà la tête meublée, nous dirons seulement que ce ravissant spectacle sera toujours une matière inépuisable, soit parce que chacun de ceux qui le décrivent, reçoivent et peignent différemment les mêmes impressions, soit parce que les divers sites dans lesquels ils ont observé ce merveilleux phénomène offrent de nouveaux aspects et répandent une riche variété sur cette scène majestueuse.

Quand j'aperçus dans le creux d'un vallon
Un toit rustique, une simple chaumière.

Ce vallon est peut-être un des sites les plus agréables qu'on rencontre dans la riche et fertile campagne de Lyon; situé au pied du *Mont-d'Or*,

arrosé de ruisseaux qui le serpentent en tous sens, orné de riantes prairies, tapissé de bois épais, peuplé de chaumières agrestes et de charmantes maisons bourgeoises, ce délicieux vallon de *Saint-Cyr* peut rivaliser avec tous les bords de la Saône, et l'emporter sur le plus grand nombre des points de vue qu'ils présentent.

Parmi les habitations qui le décorent, on distingue celle de M. B***, située aux *Greffières* dans le bas de Saint-Cyr, et qui réunit tous les agrémens que nous venons de décrire. La première fois que j'ai vu cette maison je me suis crû transporté dans le pays des enchantemens ; et quoique j'y sois souvent retourné depuis, mon admiration n'a pas encore diminué ; c'est elle qui m'a inspiré les vers suivans :

Agréables berceaux, délicieux bosquets
Qu'arrose une source rapide
Quel plaisir de rêver sous votre ombrage épais
Au doux frémissement de son onde limpide !
Bois touffus, qui m'offrez un abri protecteur,
Frais vallons, riante prairie,
Que le printems revêt d'une robe fleurie,
Loin du bruit des cités vous m'offez le bonheur !
A l'amour, au plaisir, tous vos charmes invitent,
Et je ne vois rien sous les cieux
De comparable à ces beaux lieux,
Si ce n'est ceux qui les habitent.

Il est difficile de se peindre une position plus heureuse que celle de la maison B***; on peut voir des jardins plus élégans, plus somptueux; mais tout l'art que nous ont apporté des bords de la Tamise, les jardiniers-décorateurs, ne parviendra jamais à imiter ces accidens bisarres et cependant enchanteurs que la nature a répandus comme à plaisir dans l'habitation dont je parle. C'est surtout en un pareil endroit que l'homme oublie tout à fait la ville et le monde même; rien n'y trouble la douce sérénité de l'ame, tout au contraire contribue à lui donner de pures jouissances. O! si les dieux me devenaient assez faciles pour qu'une maison semblable pût un jour devenir ma propriété!... je n'aurais plus désormais d'autre demeure; j'y passerais une vie délicieuse partagée entre l'étude et quelques vrais amis, et, pour apprendre à tout le monde l'excès de ma joie, voici l'inscription que je ferais graver sur ma porte :

Loin des méchans, des envieux,
Que trop tard j'appris à connaître,
C'est ici que je suis heureux....
Si dans ce monde on le peut être.

Je vais attendre, inquiet, incertain,
Le résultat de ce tour clandestin.

Ce fait est exactement vrai. L'auteur de ce voyage conserve avec un soin extrême la tabatière

de ce vieillard, et elle ne lui tombe pas sous la main sans qu'il soit vivement attendri. Je n'ai pu me défendre moi-même d'une douce émotion en l'examinant ; je me figurais ce vénérable aveugle jouissant d'avance du plaisir de faire, à sa manière, une politesse à l'inconnu qui s'intéressait à son sort ; je voyais la douleur peinte sur sa respectable figure quand il trouva sa boîte vide ; j'éprouvais sa souffrance dans un aussi pénible moment, je partageais la joie qu'il a dû ressentir en voyant son malheur réparé, et j'avais peut-être autant de reconnaissance que lui pour le mortel bienfaisant qui lui a causé une si agréable surprise. Ce n'est pas là, sans doute, un trait brillant de générosité, mais il porte en soi quelque chose de touchant, de romantique, qui n'est pas commun, et qui méritait d'être cité.

J'arrive enfin sur ce mont tant vanté.

Le Mont-Cindre, célèbre par son hermitage, par sa chapelle et par les offrandes qu'on y va faire journellement à *Notre-Dame de bon secours*. Nous ne ferons pas une description de ce lieu qui est connu de tout le monde. En effet il n'est presque personne qui n'y ait fait un pélerinage ; les uns pour y remplir de pieux devoirs, les autres conduits par la seule curiosité, d'autres encore pour se délasser par une promenade champêtre des pénibles travaux

de la semaine. Et chacun y laisse d'agréables souvenirs. Celui que la prière y attire, suspend aux voûtes du temple des *ex-voto* que la reconnaissance lui ordonne d'offrir à la Vierge qui l'a secouru. Le curieux paie cher à l'hermite un vin qui pourrait être meilleur, mais que la chaleur de la saison et la rapidité de la montée fait trouver excellent. Le poète enfin y grave de touchantes inscriptions dans lesquelles il rend compte du saint respect dont il a été saisi à l'aspect de ce religieux hermitage. Nous ne croyons pas déplaire à nos lecteurs en leur en citant deux qui nous ont paru dignes d'être retenues,

Loin des plaisirs trompeurs du monde,
Sur ce mont escarpé, dans cet antre pieux,
La vertu vient d'avance, en une paix profonde,
Jouir du vrai bonheur qu'on goûte dans les cieux.

De la nature ici l'homme ouvre le grand livre;
L'Eternel à ses yeux daigne s'y découvrir;
Et le faible chrétien, qui ne sut pas bien vivre,
Dans ce séjour du moins vient apprendre à mourir.

Cent fois heureux de vivre sous ta loi,
Parens, amis, je trouvais tout en toi.

Pourquoi l'amour est-il une si aveugle passion, pourquoi de jolis traits, une tournure séduisante causent-ils à tous nos sens un délire inexprimable

qui nous empêche de discerner les qualités réelles de la beauté qui nous engage ? c'est un sujet de réflexions profondes et intarissables qui ne présentent d'autre résultat qu'une intime conviction de la faiblesse humaine.

Tout le monde est vaincu par l'invincible amour, j'ai vu l'auteur de ce voyage horriblement tourmenté par la passion qui le dévorait. Tout ce qui ne lui retraçait pas cette passion était insupportable à ses yeux ; il n'était plus susceptible d'aucun sentiment, celui de l'amour l'avait absorbé tout entier. C'est en vain qu'on cherchait à le désabuser sur l'objet de cette terrible frénésie. Il ne voyait plus rien, n'entendait plus rien dans le monde qui ne fût relatif à son amour ; il n'était plus poète que pour le chanter, il n'avait plus d'amis que pour les en entretenir, et, comme il le dit lui-même, tous ses sentimens étaient transplantés dans un seul.

Heureusement que la raison est venue, en l'éclairant de son divin flambeau, l'arracher à ce funeste prestige, le rendre à ses parens désolés, à ses amis qui lui ont bientôt pardonné cette erreur, et aux lettres qu'il est fait pour cultiver avec succès.

Il a épanché dans ses vers la douleur qu'il éprouve encore, il a cherché dans ses plaintes un remède aux maux que lui a causés son délire ; et nous ne

pouvons pas lui faire un crime, comme poète, d'un souvenir qui est fait pour honorer tout homme sensible.

Ah ! puissiez-vous, déités protectrices,
M'aider à vivre et m'apprendre à mourir.

Rien de si commun ou, pour mieux dire, de si bannal que les invocations aux Muses. Le plus faible rimeur leur adresse une prière à laquelle pour l'ordinaire elles sont fort insensibles. Ici l'auteur a suivi une toute autre marche, c'est à la fin de son travail qu'il les a invoquées, non pour lui donner la force de poursuivre une périlleuse carrière, mais pour le dédommager en quelque sorte des sacrifices qu'il a faits. On ne peut que le féliciter de cette espèce d'innovation et souhaiter que les immortelles, loin de lui apprendre à mourir, l'aident à vivre longtems pour nos plaisirs et pour sa gloire.

F. P.

ÉPITRE

A LAURE.

NON, je ne saurais y tenir;
En vain la crainte de déplaire
Veut forcer ma langue à se taire;
Dussai-je ne rien obtenir
Et dans ton ame entretenir
L'opinion défavorable
Que te donne souvent de moi
Mon humeur bisarre, intraitable;
Laure, sur le joli mot *toi*,
Je veux, quoique tu puisses dire,
Etablir un docte sermon
Qu'amour te forcera de lire
En t'en prescrivant la leçon.

Adorant ton aimable empire,
Depuis deux printems, tu le sais,

C'est pour *toi* seule que respire
Ce cœur soumis à tes attraits.
Tu daignes répondre à ma flamme :
Si j'en dois croire tes aveux,
Je sus le premier dans ton ame
Allumer les plus tendres feux.
Souvent, au gré de mon envie,
Je prends les baisers les plus doux
Sur cette bouche si jolie
Qui, pour moi froidement polie,
Modestement me gratifie
De cet indifférent mot *vous*.
Ah! Laure, réponds, je t'en prie :
N'est-il pas honteux entre nous
Lorsque je t'aime à la folie,
De voir ton cœur sacrifier
Le bonheur de toute ma vie
A cette étrange modestie
Que j'ose ici qualifier
Du laid surnom de pruderie!
Quoi! tu ne peux me *tutoyer!*
Dans tes yeux, brillans de tendresse,

Mes yeux pourront voir chaque jour
Que tu partages mon ivresse ;
Je pourrai, guidé par l'amour,
D'une volupté fugitive
Fixer le charme dans tes bras,
Et jamais ce *toi* plein d'appas,
Flattant mon oreille attentive,
Ne portera dans tous mes sens
Ce feu, ces transports ravissans,
Précurseurs du bonheur suprême !...
Oui, Laure, je préférerais,
Poussé par mon dépit extrême,
T'entendre dire : *je te hais*
Que me répéter : *je vous aime.*

Cruelle, n'est-ce pas assez
D'observer la sotte étiquette,
Lorsque nous y sommes forcés ?
Je sais fort bien qu'une fillette,
Près de sa maman qui la guette,
Doit regarder les yeux baissés
L'objet de sa flamme discrète.

Au milieu d'un cercle ennuyeux,
Où règne pour nous la contrainte,
Je puis te permettre la feinte :
J'aurais une trop juste crainte,
Laure, si mes rivaux nombreux
Apprenaient, par une imprudence,
Combien ton amant est heureux !
Pour me sauver des envieux
Gardons un pénible silence,
Et par de fades complimens,
Qu'on ose appeler politesses,
Remplaçons pour quelques momens
L'éloquence de nos caresses.

Mais quand l'amour industrieux,
De son voile mystérieux,
Nous prête l'ombre tutélaire,
Et qu'à l'argus le plus sévère
Il met son bandeau sur les yeux ;
Chère Laure, quand ton adresse
Surmontant les coups du destin,
A la clairvoyante sagesse

Dérobe un plaisir clandestin ;
Quand je te pressé sur mon sein,
Ivre d'amour et d'espérance,
Et qu'un enfant, charmant lutin,
Sourit à notre intelligence,
Pourquoi ton injuste rigueur,
Insensible à ce qui me touche,
Me ravit-elle la douceur
D'entendre sortir de ta bouche,
Le mot *toi* bien articulé ?
Par tes *vous* toujours désolé,
Aurais-je tort de dire encore
Que pour le mortel qui t'adore,
Ton cœur a faiblement parlé ?

Bien que ce *vous* là m'indispose,
Jaloux de marcher sur tes pas,
Laure, je ne me permets pas
De te dire *toi* dans ma prose.
Mais en vers, c'est bien autre chose ;
Il est un usage établi
Au nom des neuf sœurs immortelles,

Qui consacre ce mot joli
A l'amour, aux héros, aux belles.
Chaque poète, enorgueilli
D'être favorisé par elles,
Dans ses plus minces bagatelles
Est dispensé d'être poli.
Ah! si j'avais le luth sonore,
Qui frémit encor sous les doigts
Du tendre amant d'*Eléonore*,
J'userais souvent de mes droits!
Si ma muse qui balbutie
Formait d'harmonieux concerts,
Dût-on m'accuser d'un travers,
Pour te dire *toi*, mon amie,
Je ne parlerais plus qu'en vers.
Que ma supplique t'attendrisse!
Ah! Laure, prends pitié de moi,
Et ne cause plus mon effroi
Par ce *vous* qui fait mon supplice;
Il faut bien que je le haïsse
Quand je ne sais aimer que *toi*.

ÉPITRE

DEVINEZ A QUI.

Assez long-tems j'ai chanté sur ma lyre,
Le feu divin que l'amour nous inspire;
Assez long-tems des belles, des héros,
J'ai célébré les glorieux travaux:
Je veux chanter en dépit de l'envie,
Les doux attraits de mon aimable amie.
Femme légère autant que le zéphir,
Femme coquette adonnée au plaisir,
Prude sauvage, amante rude rude et fière,
Femme jalouse et femme grimacière,
Tous vos défauts, poisons du vrai bonheur,
De mon amie ont respecté le cœur.
Simple, sortant des mains de la nature,
De tout votre art elle hait l'imposture.

Depuis le jour, depuis l'heureux moment
Où de l'aimer je lui fis le serment,
En tous les lieux ma belle m'accompagne;
C'est mon trésor, ma fidèle compagne.
Seul, en public, ici tout comme ailleurs,
Je puis jouir de ses chères faveurs,
Sans que personne y trouve à contredire,
Sans redouter le fiel de la satire.
Quand le chagrin, ennemi du repos,
Répand sur moi ses funestes pavots;
Quand les ressorts de mon ame affaiblie,
Sont absorbés par la mélancolie;
C'est dans son sein que je puise à loisir
L'heureux oubli d'un cuisant souvenir.
Lorsqu'Apollon d'un feu nouveau m'anime,
C'est dans son sein que je cherche la rime;
C'est dans son sein arrondi, fait au tour,
Que mes desirs retrouvent chaque jour,
Tous les plaisirs qu'elle sait faire éclore,
Que je savoure, et pourtant qu'elle ignore.
Voici le beau : dans un cercle nombreux,
Où la gaîté nous appelle tous deux,

Complaisamment elle court à la ronde,
Distrait, occupe, amuse tout le monde;
Chasse l'essaim des bâillantes vapeurs,
En leur donnant de joyeux successeurs.
Je suis content, sans trouble, sans alarmes,
Quand je la vois prodiguer tous ses charmes.
Sans la fâcher, sans blesser sa pudeur,
A mes amis je l'offre de bon cœur.
Impunément je puis être avec elle
Capricieux, bourru, même infidelle;
Je puis manquer de constance et de foi,
Sans attirer sa colère sur moi.
Et l'on riait, quand ma sage jeunesse
Fit l'heureux choix d'une telle maîtresse!
Laissons crier des censeurs sans esprit;
Nous nous aimons, mon amie, il suffit;
Loin de cesser, mon ivresse s'augmente.
Va, ne crains rien, la vieillesse pesante
N'éteindra pas mes premiers sentimens;
Je vois en toi l'espoir de mes vieux ans.
Nous brûlerons comme aux jours du bel âge!...

Oh! pour le coup, voilà du verbiage,
Dit un lecteur; on chercherait par-tout,
Pour rencontrer fillette de ce goût....
Vous radotez, mon cher, votre esprit cloche....
Où la trouver? — Eh! parbleu, dans ma poche.

ÉPITRE

A M. J. FÉLIX PITT,

Président de la Société Epicurienne de Lyon, associé correspondant du Cercle Littéraire,

LE JOUR DE SAINT JEAN SA FÊTE.

Le plus grand saint de la légende
Par hasard est ton cher patron;
Mais tu n'as de lui que le nom.
Ami, la différence est grande
Entre le *Jean* qu'on vit jadis
Cheminer pour le paradis
Sur un chemin couvert d'épines;
Et le *Jean* qu'on voit parmi nous,
Dans un sentier égal et doux
Semé de roses purpurines,

Marcher, de l'aveu d'Apollon,
Dans le poétique vallon.

L'un, chéri des Muses badines,
Rimant d'agréables chansons
Qu'aiguise la vive saillie,
Fait passer de doctes leçons
Sous le manteau de la folie.
L'autre prêchait de longs sermons
A ces hébreux fiers, indociles,
Dont les malheureux descendans
Viennent vendre au sein de nos villes,
Des lunettes, des curedens,
Et des hochets pour les enfans.

Ce *Jean*-là, privé de cuisine,
Pour appaiser sa soif, sa faim,
Prenait la première racine
Et buvait de l'eau du Jourdain.
Notre *Jean* moins sobrement dîne:
Il aime un peu, le libertin,
Qu'en bonne chère l'on raffine;

Et que jeune fille et vieux vin,
Par une alliance divine,
Fassent les charmes d'un festin.

Malgré le respect que commande
Le saint auquel on t'accola,
Vrai, je crois que ce patron-là
Est un patron de contrebande.
Entre vous deux existe-t-il
La plus légère ressemblance?
L'un chansonne, aime, rit et danse,
Et l'autre faisait pénitence.
D'après ce, sans être subtil,
On peut bien se douter, je pense,
Que le docteur, qui griffonna
La preuve de ton existence,
Tout de travers te *patronna*.

Quand je te vois unir sans cesse
A la plus aimable gaîté
La franchise, l'urbanité,
Et joindre aux fleurs de la jeunesse

Les fruits tardifs de la vieillesse ;
Lorsque j'entends les chants joyeux
Qu'enfantent les sons de ta lyre,
Lorsqu'animé par ton délire
Tu fais entendre, en vers heureux,
Les lois du plaisir qui t'inspire ;
Lorsqu'un goût toujours pur, respire
Dans tes tableaux ingénieux ;
Quand je te vois suivre les traces
De Favart et d'Anacréon,
Je dis avec quelque raison :
Jean La Fontaine est le patron
Qui te fut choisi par les Graces.

TESTAMENT

D'UN ÉPICURIEN.

Le sage au moment de sa fin
Doit conserver son caractère ;
En conséquence, d'esprit sain,
Je donne mon corps à la terre
Qui produit le meilleur raisin.
Pour la substance aérienne
Qui, dit-on, ne saurait périr,
Je puis abandonner la mienne
Au souffle léger du Zéphir.

Or, voulant avant de mourir
Faire, selon mon bon plaisir,
Le partage de mes richesses ;
Je donne et lègue mes maîtresses

Au chansonnier qui, comme moi,
En fait d'amour, sans foi ni loi,
Pour dix aura de la tendresse;
Je lègue aux pédans ma gaîté,
Mes souvenirs à la vieillesse,
Ma bouteille à la faculté,
Et mes chansons à la jeunesse.

Aux compagnons de mes ébats
Je lègue ma bibliothèque,
Sans doute ils n'y trouveront pas
Cicéron, Platon et Sénèque.
Mais Ovide, gentil Bernard,
Chapelle, Anacréon, Favart,
Horace, Parny, La Fontaine;
Gallet, Piron, Collé, Panard,
Ces auteurs pour qui l'hippocrène
Versait et Champagne et Pommard;
Ces rares esprits, dont la veine,
Malgré les entraves de l'art,

A fait triompher la nature,
Furent, dès mes plus tendres ans,
Et la morale et la culture
Qui dirigèrent mes penchans.

Item, à la gent misérable,
Que nous appelons *buveurs d'eau*,
Pour vaincre son erreur coupable
Je lègue mon large tonneau,
Monument cher et respectable
Qu'ils offriront en *ex-voto*
Au dieu protecteur du *Caveau*,
Pour se le rendre favorable.

De plus, désirant m'acquitter
Envers les enfans d'Epicure,
De la volupté vive et pure
Que leurs chansons m'ont fait goûter,
J'ose les prier d'accepter
Les dons modestes d'un confrère,
Qui n'eut que l'art de répéter
Les jolis vers qu'ils savent faire.

Pour prouver à toute la terre
Que je me connais en patron,
Au patriarche octogénaire,
Qu'on nomme à tort *Pierre* LAUJON,
Je lègue ma chanson dernière
Et le buste d'Anacréon.
Item, je lègue mon grand verre
A frère Momus *Désaugiers*,
Et j'y joins encor pour lui plaire
Un jambon couvert de lauriers.
A *Dupaty*, tous mes rosiers;
A *Philippon* ma tabatière,
(Les Graces sont peintes dessus.)
A *Piis* le bosquet touffus
Qu'avoisine ma maisonnette;
Là, chaque jour l'écho répète
Ses rondes, ses vers à Bacchus,
Et ses naïves chansonnettes.
A ce legs j'ajoute de plus
Un frais gazon de violettes.

Au chantre aimable de *bibi*,
Dont les vers avoués *phœbi*,
Charment les cœurs et les oreilles,
Je donne et lègue vingt bouteilles
Du plus délicieux Beaunois!...
Aux clauses, que toutes les fois
Qu'il videra l'une d'icelles,
De sa cervelle il tirera
Trois ou quatre chansons nouvelles
Qu'avec transport on entendra.

Le tout fait par devant notaire,
Selon les us *et cœtera*....
Celui que ma voix nommera
Exécuteur testamentaire,
Rira, dansera, chantera,
Loin de verser des larmes vaines;
Et sur ma tombe gravera
L'épitaphe que m'inspira
Le néant des choses humaines.

« Ci-gît, qui le verre à la main,
» En se moquant du lendemain
» Et de tout ce qui peut nous suivre,
» Sema de fleurs son court chemin,
» Et qui, frédonnant un refrain,
» Mourut à force de bien vivre. »

DIALOGUE

ENTRE UN BOSSU ET SA BOSSE.

LE BOSSU.

Ma Bosse, c'en est fait, vous me poussez à bout;
Je n'y puis plus tenir, il faut vous dire tout;
Assez et trop long-tems, d'un silence stoïque,
J'ai payé les bons mots de maint esprit caustique.
Tandis qu'incognito je ne fais qu'enrager
Que vous ayez choisi mon dos pour vous loger.
Quand d'un tranquille pas je marche dans la rue,
Mille gens curieux sur moi fixent leur vüe;
On me lorgne, on babille, et le moindre marmot
Ne serait pas content s'il ne plaçait son mot.
J'entends de tous côtés la foule qui circule
M'accabler à l'envi des traits du ridicule;
Et souvent prévenu par mon triste dehors,
On juge sans pitié l'esprit d'après le corps,

A ma place sans doute un philosophe austère
Forcerait sa pensée et sa langue à se taire;
Il souffrirait sans peine et du tiers et du quart,
Le rire sardonique et l'insultant brocard.
Mais moi, faible mortel, sans force, sans génie,
J'implore en vain l'appui de la philosophie:
Pangloss, à mon avis, est un original,
Qui rêve le bonheur lorsqu'il ressent le mal;
Je ne puis croire enfin, d'une ame satisfaite,
Qu'ici bas tout est bien quand ma taille est mal faite.

LA BOSSE.

Ingrat! est-ce bien toi qui te plains de ton sort;
Et tu ne rougis pas de m'en donner le tort,
Toi, que je crus long-tems d'un esprit assez sage,
Pour braver des railleurs l'insipide langage!
Quoi, tu crains à présent un public effronté
Qui s'égaie en passant sur ta difformité!
Mais ce regard, ce mot, ce rire qui te blesse,
Réponds, attaque-t-il ta vertu, ta sagesse?
En as-tu moins de sens, es-tu moins honoré,
Lorsque du haut en bas, un sot t'a mesuré!

Si tu ne reçus pas des mains de la nature
Une taille élancée, une noble tournure,
Et s'il lui plut un jour dans sa bisarre humeur
D'orner tes reins voûtés de mon ample grosseur,
Dis, peux-tu m'en vouloir avec quelque justice
A moi, simple instrument d'un aveugle caprice?
Sur ta faible raison, mon cher, prends le dessus;
Sache te distinguer du commun des Bossus.
Loin de montrer aux gens ta burlesque colère,
Badine le premier, c'est le moyen de plaire;
De semblables défauts aux yeux des gens sensés,
Par quelques traits heureux sont bientôt compensés.
Une bosse, en un mot, quoiqu'on fasse et qu'on dise,
Est rarement l'emblême où se peint la sottise.

LE BOSSU.

Vous raisonnez fort bien, et vos doctes avis,
Avec un zèle ardent, par moi seront suivis.
Mais c'est bien aujourd'hui, pauvrette que vous êtes,
Qu'il faut venir prêcher de pareilles sornettes.
On rit du moraliste, on rit de ses leçons
Et les beaux sentimens sont traités de chansons.

Sachez bien saluer, danser, chanter, médire,
Avec un tel mérite on n'a rien à vous dire;
Et fussiez-vous coiffés du crâne de Midas,
Possédez ses talens vous aurez des appas.
Ce sexe si léger, que la mode autorise,
Pour l'Adonis du jour hautement s'humanise,
Et lorsqu'un sot faquin est par-tout écouté,
L'amant discret, timide est par-tout rebuté.
Ne vous fâchez donc plus, ma Bosse, quand ma bouche
Se plaint avec raison d'un vice qui me touche;
Et jugez, s'il vous plaît, d'après cet aperçu
Ce qu'on ferait de moi, misérable Bossu.
Malgré moi, malgré vous, enfin, un jour peut-être
De mon cœur subjugué l'amour se rendra maître.
Si ce malheur m'arrive, ah! comme on glosera.
De ma flamme et de moi, dieu sait comme on rira.
J'entends déjà ces mots: quel est donc ce beau sire
Qui veut parler d'amour? quel noir démon l'inspire
Pour venir faire aux gens, sans se bien consulter,
Un aveu dont sa Bosse aurait dû l'exempter?

LA BOSSE.

Je suis donc à tes yeux un monstre qui s'oppose
Au plus doux sentiment que la nature impose?
Tu dois savoir, mon cher, que pour le sacrement
On s'inquiète peu qu'un homme soit charmant.
Et tu peux....

LE BOSSU.

Grand merci. La réponse est honnête.
Mon dos est trop chargé pour hasarder ma tête;
Et je suis peu jaloux que dans un autre endroit,
Pour finir mon portrait chacun me montre au doigt.

LA BOSSE.

Calme tes sens troublés; cessons ce badinage,
Crois que tu trouveras une fillette sage.
Il en est dont le cœur innocent et sans fard,
Sait mépriser un don qu'on ne doit qu'au hasard;
Et dont le juste esprit, pour rendre un bon office,
De tout, au sentiment sait faire un sacrifice.

LE BOSSU.

Ah! vous raillez!

LE BOSSE.

Veux-tu des exemples fameux?
Vois ce laid Phrygien, cet esclave hideux,
Voilant de son esprit sa grossière enveloppe,
Mériter les faveurs, et l'amour de Rhodope.
Et le vieux Luxembourg, amant, Bossu, guerrier,
Couvrir son noble front de mirthe et de laurier.
Que dis-je? mille faits transmis par la mémoire,
Des Bossus de tous rangs te montreront la gloire.
Tu les verras toujours plaisans, facétieux,
Assaisonnant leurs mots d'un tour ingénieux,
Cacher en badinant leur bosse qu'on oublie
Sous le manteau léger de l'aimable folie.

LE BOSSU.

Traîtresse! vous voulez, flattant ma vanité,
Abuser lâchement de ma crédulité.
J'ai, grâce au ciel, l'esprit de savoir me connaître;
Je suis né peu rieur, et n'aime point à l'être.
Par vos sophismes vains, mon cœur n'est pas séduit.
A vous croire, un Bossu doit avoir de l'esprit.

Il en est de bien sots, et sur ma conscience,
Je prouve chaque jour l'argument que j'avance.
Au moins si le destin, qui m'a disgracié,
De quelques dons heureux m'avait gratifié,
On ne m'entendrait pas, d'une voix importune,
Fatiguer, à la fois, ma Bosse et la fortune.
Mais que puis-je opposer à la malignité?
Rien, que mon ignorance et ma simplicité.

LA BOSSE.

Tu fais des vers pourtant.

LE BOSSU.

Oui, j'ai cette manie.
Ce défaut me manquait.

LA BOSSE.

Près de femme jolie
Ce défaut ne nuit pas.

LE BOSSU.

Sans doute au bon vieux tems
Le poète obtenait le doux prix de ses chants.

Aujourd'hui cent beaux vers, fussent-ils de Racine,
Ne sauraient chatouiller l'oreille féminine.
Le billet le plus doux pour attendrir un cœur,
Ce réduit à ces mots : *Payables au porteur.*

LA BOSSE.

D'une fausse gaîté ton dépit se colore,
Mais tu déguises mal l'ennui qui te dévore.
Tu me hais à la mort; je blesse ton orgueil;
D'un bonheur idéal, tu vois en moi l'écueil.
Va, tu ressembles bien, dans ta folle migraine,
A cet oiseau jaloux dont parle La Fontaine.
Crains que le ciel, lassé de tes cris superflus,
N'augmente ton fardeau d'une Bosse de plus.
Reviens sans murmurer de ton erreur extrême;
Suis les sages avis d'une Bosse qui t'aime,
Et tu verras soudain tous les plaisans confus,
Te citer pour modèle aux vulgaires Bossus.

ÉPITRE

A L'AUTEUR DU CIMETIÈRE,

PAR J. FÉLIX PITT.

AMI, j'ai lu ces vers heureux
Où de tous les fils le plus tendre
Par ses pleurs honore la cendre
Du père le plus vertueux.
Je les ai lus ; j'ai cru t'entendre,
J'ai cru retrouver dans tes yeux
Ces larmes d'un cœur généreux,
Que souvent je t'ai vu répandre.
Déjà plusieurs brillans écrits
Sur le Pinde t'ont donné place ;
Déjà les lauriers du Parnasse
A juste droit te sont acquis.
A rimer lorsque tu t'amuses
Les lecteurs par toi sont ravis ;

Et ton *Epitre à tes amis*
T'a fait nommer l'ami des Muses.
Combien aussi tu nous a plu
Dans ce Dialogue agréable
Où, prêtant un langage aimable
A la bosse ainsi qu'au bossu,
Tu nous prouves que la nature,
Lorsque sur ton dos elle mit
Un certain vice de structure,
A ta taille ne fit injure
Que pour enrichir ton esprit.
Et l'ingénieux vaudeville
Où, fesant revivre Piron,
Sans faux bel esprit, sans jargon,
Tu sus plaire à toute la ville:
Et ces chansons que tous les mois
A table tu nous fais entendre;
Ces chansons où, tout à la fois,
Sans gêne tu sais si bien prendre
Du dieu Bacchus les airs grivois,
Du dieu d'amour l'air doux et tendre,
Où tu sais si bien nous apprendre

Quels sont leurs goûts, leurs mœurs, leurs lois;
Où, prenant enfin pour modèles
Les gais chansonniers du *Caveau*,
Sur le sujet le moins nouveau
Tu répands des graces nouvelles?
Certes, pour te voir dans les rangs
Des poètes que l'on admire,
Que tous les jours on veut relire,
Voilà des titres bien puissans!
Mais tu viens encor de ta lyre
De tirer des sons plus touchans,
Et le sentiment qui t'inspire
Ajoute encore à tes talens.
Oui, tes vers toujours sûrs de plaire
Sont avoués par Apollon;
Mais apprends que ton *Cimetière*,
De ta couronne littéraire
Deviendra le plus beau fleuron.

Un fils ingrat, un fils parjure
Dont le cœur n'a point palpité,
Ou qui n'a jamais écouté
Le cri puissant de la nature,

Sans doute, ami, ne croira pas
Que, deux ans après son trépas,
Tu pleures encore ton père.
Sitôt que, fermant la paupière,
Du monde a disparu le sien,
Sans le couvrir d'un peu de terre,
Sans lui donner une prière,
Il songe seulement au bien
Qu'il laisse en perdant la lumière.
Le deuil pour lui n'est que chimère;
Heureux de se voir tout permis
Il s'élance dans la carrière;
Et le dernier soupir du père
Est le premier plaisir du fils.

Comment croirait-il à tes larmes,
Lui qui n'en a jamais versé,
Lui dont le sentiment glacé
Cherche encor par de nouveaux charmes
A ranimer son goût passé?

Moi, qui n'ai point de la jeunesse
Goûté le poison corrupteur,
Moi, qui partage ta tristesse,
Puis-je douter de ta douleur?...
Deux lustres ont chargé ma tête
Depuis qu'une affreuse tempête
M'enleva l'auteur de mes jours;
Et malgré le tems, dont le cours
Efface nos maux, les dévore,
Je sens que je le pleure encore
Et qu'il faut le pleurer toujours.

Il fut bon citoyen, vrai sage,
Tendre père ainsi que le tien;
Il eût des talens en partage,
Et, qui plus est, il fit le bien.
Epris d'une vaine fumée
Plus que le tien il fut fameux;
Mais s'il eût plus de renommée,
Il fut peut-être moins heureux.
Ses bienfaits attestent sa gloire,
Pour lui, le temple de mémoire

Est mon éternelle douleur ;
Mes pleurs font son panégyrique,
Et, s'il n'obtint jamais l'honneur
D'une louange académique,
Son éloge est tout dans mon cœur.

Mais où m'emporte mon délire !...
Tandis que dans ces vers je doi
M'occuper seulement de toi
Et de tes talens qu'on admire,
Je vais, ami, parler de moi !...
Ah ! pardonne !... mais c'est toi-même
Qu'il faut accuser aujourd'hui
Si j'ai de ma tristesse extrême
Encore augmenté ton ennui !...
Lorsque je te vois à ton père
Donner de sublimes regrets,
Je songe au mien, et je voudrais
Sur ma douleur en vain me taire.
Je voudrais en vain, je le sens,
Malgré les plus faibles talens,

Contraindre ma muse au silence;
Et si je n'ai ton éloquence,
Au moins ai-je tes sentimens.

Tes sentimens! comme ils t'honorent!
Ami, combien ils sont plus beaux
Que tous les titres qui décorent
Et les savans et les héros!
Etre digne rival d'Horace,
D'Ovide et de Gentil-Bernard,
Par le naturel et la grace
De ses vers nous déguiser l'art,
Et marcher sur la double trace
D'Anacréon et de Favart;
C'est une merveille bien rare
Qu'on ne voit guère en ce pays
Et dont le ciel se montre avare
Pour en faire sentir le prix.
Mais du génie avoir la flamme
Et du cœur sentir le pouvoir,
Mais briller par une grande ame
Plutôt que par un grand savoir;

Quand par son esprit on sait plaire,
Tout sacrifier à sa mère,
De sa famille être l'appui
Par son labeur et par ses veilles,
Ami, de toutes les merveilles
Voilà la plus rare aujourd'hui.

Toi, qui dans ta seule personne
Réunis tous ces dons heureux;
Auteur aimable, gracieux,
Fils reconnaissant, vertueux,
Reçois une double couronne.
De laurier, de myrthe et de lys
Ah! laisse-nous orner ta tête!
Sois fier d'être aussi bon poète,
Mais sur-tout d'être aussi bon fils.

NOTES.

Et ton *Epitre à tes amis*
T'a fait nommer l'ami des Muses.

Epitre à mes amis sur l'emploi du tems, brochure in-8, chez Maucherat-Longpré, directeur d'un cabinet littéraire, place des Célestins. L'édition de cette pièce est épuisée depuis long-tems, et depuis long-tems on sollicite l'auteur pour qu'il en fasse paraître une seconde.

Combien aussi tu nous as plu
Dans ce Dialogue agréable.

Dialogue entre un Bossu et sa Bosse, inséré dans l'Almanach des Muses de Lyon pour l'année 1810, chez Chambet, libraire, rue Lafont.

Et l'ingénieux vaudeville.

La Diligence de Beaune, comédie en un acte et en vaudevilles, représentée sur le théâtre des Célestins le 22 juin 1809. Cette pièce a obtenu un grand succès. On ignore pourquoi l'administration ne l'a pas encore remise.

Et ces chansons que tous les mois
A table tu nous fais entendre.

Aucun genre n'est étranger à M. Monperlier. Il est un des plus solides appuis de *la Société Epicurienne de Lyon*, que j'ai l'honneur de présider. On peut voir dans le recueil, tout récemment publié par cette société, que je n'ai point exagéré le mérite des productions de mon aimable collègue, et que l'amitié ne m'a point aveuglé sur son compte.

Où, prenant enfin pour modèles
Les gais chansonniers du *Caveau*.

Qui ne connaît cette délicieuse association, formée dans le sein de la capitale, sous le nom de *Société Epicurienne* ou *Caveau moderne !* Qui ne sait qu'elle répand dans tout l'empire, et au-delà même de ses bornes, les contes joyeux et les chansons spirituelles de ses Membres, qui n'abandonnent un moment Comus, Bacchus et l'Amour que pour courtiser les neuf sœurs ? personne sans doute ne l'ignore. Aussi n'en parlai-je ici que pour lui rendre le juste hommage que lui doit tout homme qui, comme moi, les vénère, et, sans l'espoir de les atteindre un jour, n'en cherche pas moins à marcher sur leurs traces.

Son éloge est tout dans mon cœur.

Le docteur Pitt, mon père, fut un des médecins de Lyon qui jouissaient de la plus grande réputation et, j'ose le dire, de la mieux méritée. Les services qu'il a rendus à tous les partis indistinctement, soit pendant le siège de notre malheureuse ville, soit durant le terrible orage qui y a succédé, sont des faits trop connus pour que j'aie besoin de les rappeler. Il fut membre de plusieurs sociétés savantes et médicales de l'empire et de l'étranger. Aussi agréable versificateur que médecin recommandable, il figura également à la Société de médecine et à l'Académie de Lyon. Il fut même jusqu'à son dernier jour secrétaire de l'Académie pour la classe des belles-lettres. Cependant on a négligé jusqu'à présent, à son égard, un usage établi dans ces deux sociétés; celui de faire prononcer l'éloge du membre que l'on vient de perdre, soit par son successeur, soit par un de ceux qui l'ont le mieux connu. A peine, dans les séances publiques, les comptes rendus des travaux ont-ils succinctement rappelé que le docteur Pitt n'était plus et qu'on avait procédé à son remplacement. Ce n'est point un repro-

che que j'adresse à ces corps respectables qui ont, sans doute, eu de puissans motifs pour en agir ainsi ; c'est seulement un regret que je manifeste dans ma douleur et dont je ne pense pas qu'on puisse me faire un crime.

Notes de l'Auteur.

FIN.